# #7 (1re partie)

**C’est quoi cette histoire de … balade sonore ?** *Pérotin, Bernard de Ventadour, Gilles Binchois et … toi*

Quand on l’écrit avec *deux L*, le mot « ballade » désigne un poème ou une forme musicale…

… et quand on l’écrit avec *un seul L*, une balade peut devenir une promenade, au gré des envies du moment, sans but précis, sinon le plaisir de marcher un peu, et de s’ouvrir à la possible découverte, au détour d’un chemin, de beautés simples ou majeures, d’un paysage ou d’une rencontre.

Profitons de cette opportune « homophonie » entre les deux « bal-lades », pour faire comme si nous pouvions nous « *promener* » dans le paysage que dessineraient quelques-unes des *formes musicales* du Moyen Age, du XIIe siècle au milieu du XVe siècle.

Le paysage sonore du Moyen Age ne se résume pas aux productions strictement musicales : pour en rendre compte, il faudrait pouvoir ressaisir ce que les gestes des hommes et des femmes au travail produisent comme sons, mais aussi la présence des animaux, dans leur environnement quotidien… A côté de la mélodie instrumentale (à son de cordes pincées, ou par le souffle des instruments à vent), la mélodie vocale a pu d’ailleurs vouloir associer parfois la voix humaine au chant d’oiseaux, dont l’harmonie naturelle était alors « imitée » volontairement.

Depuis le VIe siècle, le temps vécu, qui s’écoule et structure le quotidien des hommes et des femmes est également rythmé par les sonneries des cloches (ce sont des tintements d’alerte, ou des volées annonciatrices de fêtes). Les cloches sont de précieuses opératrices de signes pour faire communauté et apprendre à vivre ensemble…

Dans un chapitre d’un atlas sur « *La musique au Moyen Age* », paru en français en 2011, Vera Minazzi résume ainsi la centralité des cloches dans la vie de tous les jours, tant sacrée, conventuelle, liturgique, que profane et professionnelle…

« Le son des cloches devient médiateur d’un système de signaux, facilement déchiffrables et à l’impact puissant, des signaux de natures diverses : civile, militaire, politique, rituelle, religieuse, symbolique… Toute la vie de la communauté est réglée par ce son familier. Il indique le lever du soleil, l’invitation au travail, les pauses des repars, la fin de la journée de travail, les rassemblements publics, l’heure du nettoyage des rues, la fin de la distribution des boissons alcoolisées, l’allumage des lumières ; il discipline le ramassage des ordures ou l’horaire des boutiques pendant les foires (comme à Francfort) ; il marque le début du couvre-feu, et par-là, la nuit, avec tous les interdits qui en dérivent. Il règle la fermeture et l’ouverture des portes de la ville » (p. 215)

Dans les épisodes précédents, je t’ai expliqué que le jeu *Cap ou pas Cap*, n’avait pas eu pour projet d’être en tout point « réaliste ». L’environnement musical dans lequel tu évolues, de quête en quête, est celui d’un jeu vidéo, il n’est pas le fruit d’une rigoureuse reconstitution de la vie quotidienne. J’ai essayé de limiter les anachronismes (en évitant le violon par exemple), mais je n’ai réussi à te faire entendre les instruments de musique sur lesquels on joue au Moyen Age : la vièle, le luth, la harpe, les flutes ou les trompes, mais aussi le psaltérion, le rebec, la citole ou la cornemuse…

Dans l’épisode précédent, je t’ai expliqué que grâce à Anne Delafosse et d’autres musiciens et chanteurs professionnels avec elle, tu allais peut-être mieux saisir comment « parlaient » les gens au Moyen Age…

Tu vas pouvoir faire un peu l’expérience, sinon de tout ce qui a pu constituer le paysage sonore du Moyen Age, du moins du paysage musical qui aurait pu être celui dans lequel Marguerite et Jehan, au gré de leurs pérégrinations, auraient pu vivre.

Tu vas pouvoir entendre quelques langues médiévales d’usage quotidien, le latin (dont on n’aura pas le temps de se demander ce que le « parler » voulait dire …), les langues romanes, dans la diversité de leur élaboration, et de leur évolution, selon les siècles et les territoires.

Commençons par là…

Écoute cette chanson, ce *canso* écrit en occitan et composé par le poète et troubadour né en Limousin, Bernart de Ventadorn, ou Bernard de Ventadour. Il vécut au XIIe siècle. D’humble origine, mort moine cistercien, il fréquente notamment la cour d’Aliénor d’Aquitaine, quand elle fut à Paris, reine de France, épouse du capétien Louis VII, puis à Londres, devenue reine d’Angleterre, après avoir épousé le Plantagenêt, Henri II, qui devient en 1154, roi d’Angleterre.

Des « vidas », biographies composés un demi-siècle après sa mort ont romancé sa vie : est-il né d’un homme d’armes et d’une boulangère du château de Ventadour, entre Limoges et Clermont-Ferrand, ou bien bâtard du seigneur Eble II de Ventadour, dont le surnom était le Cantor, le chanteur, et qui l’aurait initié à l’art du *trobar* ? C’est en tout cas dans l’univers des cours seigneuriales qu’il pratique cette composante savante de la lyrique romane. Les troubadours des cours méridionales, ou les trouvères des cours septentrionales sont ceux-là qui « trouvent ou inventent » des formes poétiques, adressés à la dame inaccessible, comme dans le genre du « canso », ce mot occitan, qu’on traduit par « chanson d’amour » en langue d’oïl. Les pièces, musicales et poétiques, composés par ces hommes (et certaines femmes, les « trobariz ou « trouveresses »), n’ont que très marginalement été consignées dans des manuscrits, comme ce fut le cas pour Bernard de Ventadour, dont 20 airs ont été ainsi conservés.

Jehan aurait pu entendre chanter le *canso* « Can vei la Lauzeta mover » lorsqu’il part au tournoi, ou s’arrête dans le château d’un puissant seigneur pour devenir son « homme » et lui prêter serment de fidélité.

[R. Bougy : « Can vei la Lauzeta mover »]

« Quand je vois l’alouette / agiter de joie ses ailes/ face aux rayons/ s’oublier et se laisser choir / dans la douceur qui au cœur lui vient/ Hélas ! une si grande envie me pénètre/ de ce bonheur que je vois/ que je tiens à miracle que mon cœur ne se consume pas de désir »…

Sur le territoire de la carte du jeu, j’ai imaginé l’espace symbolique du tournoi à l’Ouest. Et si cela avait été en terre Plantagenêt ? Écoute cet extrait de la « Chanson de Guillaume le Maréchal », composé vers 1220. Ce n’est plus la langue d’oc, ici, mais une langue « d’oïl ». Guillaume le Maréchal est une figure de chevalier bien connue des médiévistes car l’historien Georges Duby lui a consacré une biographie qui fit date. Publiée en 1984, elle renouvelle le genre en offrant une biographie culturelle collective, celle des membres de l’aristocratie du XIIe siècle, tout en s’inspirant de l’œuvre dans les premières décennies du XIIIe siècle, à la demande du fils aîné du Chevalier, Guillaume le Jeune. C’est une Chanson, de près de 20 000 vers composés par un trouvère, anonyme, du nom de Jean, qui chante la « vie » et l’« estoire » du Maréchal. Il est de ceux qui « de trouver entendent vivre ». Georges Duby écrit que « ce qui nous est livré est infiniment précieux : la mémoire chevaleresque à l’état presque pur, dont sans ce témoignage, nous ne saurions à peu près rien ». Dans les années 1220 qui virent la composition de cette œuvre, le goût pour les tournois est à son apogée.

« Grande noise et grand bruit/ Tous tendaient à bien férir (…) Sur lui, comme en une bataille/ ils se jetèrent à l’assaut et il se défend.

Tout ce qu’il atteint, il le fend/ découpe des écus, fausses les haumes.

Tant fit le Maréchal Guillaume/ que nul de ceux qui étaient là/ ne sut ce que le roi était devenu. Plus tard le roi dit/ et tous ceux qui l’avaient vu/ Et tous ceux qui en entendirent parler/ que jamais coup ne fut vu/ ni su, d’un chevalier seul/ plus beau que celui du Maréchal ce jour-là. Les meilleurs l’en louèrent beaucoup. »

(G. Duby, p. 126-131)

[A. Delaffose : Chanson de Guillaume le Maréchal]

La lyrique des trouvères est bien sûr chantée au-delà des espaces occitans-provençaux ou des cours des Plantagenêt. Toutes les compositions ne sont pas des chants à la dame inaccessible. Ont été aussi écrites des chansons politiques satiriques (les *sirventes* en langue d’oc), ou des débats comme les jeu-partis.

Ici, tends l’oreille et écoute Anne Delafosse chanter un jeu-parti de Mahieu de Gant, qui vécut en Flandres au XIIIe siècle.

[A. Delafosse : « Mahieu, jugiez si une dame amoie »]

FIN

Crédits

* « Pour délaisser tristesse et joye », anonyme, ms. Ox. Bod., 213, dans *Je loe amour*. *Chansons à la cour de Bourgogne au XVe siècle*, Anne Delafosse et Angélique Mauillon, 2014.
* Enregistrements originaux pour les podcasts du programme Fil\_IAM :
  + Raphaël Bougy, « Can vei la lozeta mover », *canso* de Bernard de Ventadour, XIIe siècle.
  + Anne Delafosse (voix et musique) : extrait du texte de la « Chanson de Guillaume le Maréchal », anonyme, début du XIIIe siècle (reconstitution musicale par Anne Delafosse), Mahieu de Gant, jeu-parti « Mahieu, jugiez si une dame amoie », XIIIe siècle
* Extrait instrumental, anonyme, codex Faenza, dans *Je loe amour*, Anne Delafosse et Angélique Mauillon, 2014.